

— C'est vrai...répondit Pascal en courbant la tête. Il faut qu'elle disparaisse...Mais Paul...

— Eh bien, après ?

— Paul voudra la venger...

— Tant pis pour lui...

En entendant ces mots Pascal bondit du siège sur lequel il s'était laissé tomber, et s'écria, le visage contracté, les yeux pleins de flammes :

— Paul est mon fils...

— C'est un ennemi...

— Qu'importe. Une fois Jarrelongo et René supprimés, personne au monde ne pourra le guider vers les coupables. D'ailleurs, quoi qu'il en soit, je te défends de toucher à mon fils ! Sur ta vie, je te le défends !

— Soit ! on n'y touchera pas...dit Léopold à haute voix.

Il ajouta tout bas :

— C'est ce que nous verrons !

— Maintenant, reprit Pascal, qu'allons-nous faire ?

— Nous occuper de ce qui presse le plus...répondit l'ex-réclusionnaire. A partir de demain lundi, René occupe un emploi chez une dame Laurier, marchande de dentelles, boulevard, Beaumarchais.

— Tu as donc entendu ?

— Tout, sans en perdre un mot, l'oreille appliquée à cette porte...Le logement de la petite se trouve rue Beautreillis, numéro \*\*\*.

— C'est bien cela...

— Laisse moi donc agir...

— Quel est ton plan ?

— Je n'en ai pas la moindre pour le quart d'heure, mais sois sans inquiétude et compte sur mon imagination fertile...

— As-tu quelques recommandations à me faire ?

— Une seule...

— Laquelle ?

— Sache paraître calme, même lorsque tu as l'esprit chaviré par l'inquiétude. La dissimulation est une cuirasse qui défend bien son homme. Fais en sorte que ton visage et ton regard ne trahissent aucune de tes pensées... — Sois de bronze et de marbre. Dès que j'aurai besoin de ta collaboration active, je t'en préviendrai. Éviteons, quant à présent, de nous voir, à moins que des choses sérieuses ne nous y obligent, et bon espoir ! Les morts peuvent ressusciter une fois, ils ne ressuscitent jamais deux...

Léopold serra la main glacée de Pascal et sortit en fredonnant un vieil air, mais au fond beaucoup moins rassuré qu'il ne voulait le paraître, et donnant lui-même l'exemple de la dissimulation qu'il recommandait à son cousin.

— Jarrelongo d'abord ! se dit-il en se dirigeant vers l'intérieur de Paris. Cet imbécile est compromettant et finirait par nous mettre dans l'embarras...

L'évadé n'avait pour le moment que fort peu de chances de trouver son ex-complice, peu désireux de tomber sous les griffes de celui qu'il venait de voler avec une superlative impudence. S'il craignait peu, et même pas du tout, une dénonciation, il craignait beaucoup la colère de Léopold qui pourrait se manifester par des voies de fait.

Redoutant fort de recevoir quelque mauvais coup, il ne sortait guère de chez lui que pour aller prendre ses repas. Encore avait-il soin de choisir des endroits qu'il ne fréquentait pas d'habitude, et il regagnait le plus vite possible son domicile.

Cette résolution volontaire ne lui semblait pas, d'ailleurs, pouvoir être de longue durée, la furor de Léopold devant, sans le moindre doute, flamboyer et s'éteindre comme un feu de paille.

Jarrelongo avait rangé dans les tiroirs de sa commode les objets qui contenaient sa valise, et caché ses valeurs dans un placard dont il avait abaissé l'une de tablettes au ras de la cimaise ce qui formait un double fond assez difficile à deviner.

Il était riche d'une dizaine de mille francs. Cette somme lui semblait considérable. Il pensait :

— Avec de la patience et de la prudence j'arriverai à la réalisation de mon rêve, qui est de vivre de mes petites rentes en bon bourgeois, sans ornaître de la police. J'ai de quoi attendre une sérieuse affaire, une de ces affaires qu'on trouve en la cherchant longuement. Je l'étudierai...je la ferai tout seul, et j'y récolterai une honnête aisance pour mes vieux jours. Pas de complices !...jamais de complices !...Les complices, tôt ou tard, vous causent des ennuis...

Les papiers volés en même temps que les valeurs avaient été soigneusement mis de côté. Jarrelongo voulait se rendre compte de leur importance et du parti qu'on en pouvait tirer.

Après être allé rue des Canettes reporter les fausses clefs emportées la veille, il regagna la rue Beautreillis, alluma un bon feu dans son poêle, dont il approcha la table et, tout en fumant une vieille pipe, il se mit à passer en revue les papiers.

La plupart se rapportaient à des choses incompréhensibles pour lui. Il les mit néanmoins de côté en se disant :

— On ne sait pas...Peut-être bien qu'un jour ou l'autre ça pourra servir.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

## LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

VI

L'ART ET L'ARGENT.

Nous n'éprouvons à cela aucune répulsion, mais nos âmes ne sauraient se confondre. Tout en nous différenciant d'une façon absolue jusqu'à notre manière de comprendre la religion. Vous croyez vous montrer suffisamment pieuse, quand vous brûlez des cierges devant une madone, que vous portez enroulé à votre bras un chapelet de pierreries, et que vous demeurez agenouillée un quart d'heure au pied d'un autel. Votre dévotion reste à la surface. Vous y mêlez des enfantillages qui la rapetissent. Dieu ne vous remplit pas le cœur. Sa loi ne constitue point la règle de votre conduite.

Vous vous croyez quitte envers lui avec des fleurs et des formules prononcées du bout des lèvres. Moi je base ma vie sur ma croyance. J'accepte les sacrifices qu'elle m'impose. Je suis au milieu de ma nouvelle fortune comme si elle ne m'appartenait point. Le jour où elle sombrerait je n'éprouverais ni surprise ni regret.

L'aiguillon d'une coquetterie ardente est en vous. Vous souffririez si une femme vous surpassait en élégance. Toute qui brille vous charme, et les sommets ne vous effraient pas.